

LE CANARD

MONTRÉAL, 9 NOVEMBRE 1878.

LA DÉBAUCHE A WINDSOR.

MON CHER CANARD,

Je dois me mettre en route la semaine prochaine pour le Canada, mon pays malheureux. En attendant je passe quelques jours à Londres où je prends des notes sur les us et coutumes des habitants.

Samedi soir, à six heures, j'ai pris le train de Windsor et je suis allé faire visite à Victoire. J'avais mis ma bougrine neuve et mon luyau des dimanches. Lorsque je suis arrivé il faisait noir comme chez le loup. J'ai passé par le jardin et j'ai frappé à la porte de la cuisine. John Brown, un grand gaillard de six pieds vint m'ouvrir.

Il me dit d'essuyer mes pieds proprement parce que l'on venait de placer des catalogues neuves dans la cuisine.

Victoire était occupée à faire le "bordas", car en Angleterre on ne travaille pas le dimanche et tous les samedis soirs les ménagères ont soin de faire leur train avant de se coucher.

Il régnait une assez bonne odeur dans la cuisine. Sur le poêle la bouilloire (la bombe comme diraient les Québécois ou le canard comme diraient les Montréalais), faisait entendre un chant des plus joyeux. Dans la "sauce pan" une excellente fricassée de bœuf aux oignons répandait un arôme des plus appétissants. L'eau m'en est venue à la bouche.

Victoire n'a pas tardé à paraître. Voici le dialogue qui s'est échangé entre nous pendant ma visite.

VICTOIRE.—Tiens, tiens. C'est toi mon brave La Débauche ! comment te portes tu ?

LA DÉBAUCHE.—Assez bien, merci. Je vois que vous avez l'air assez bien. Il me semble que vous avez engraisé depuis que je vous ai vue.

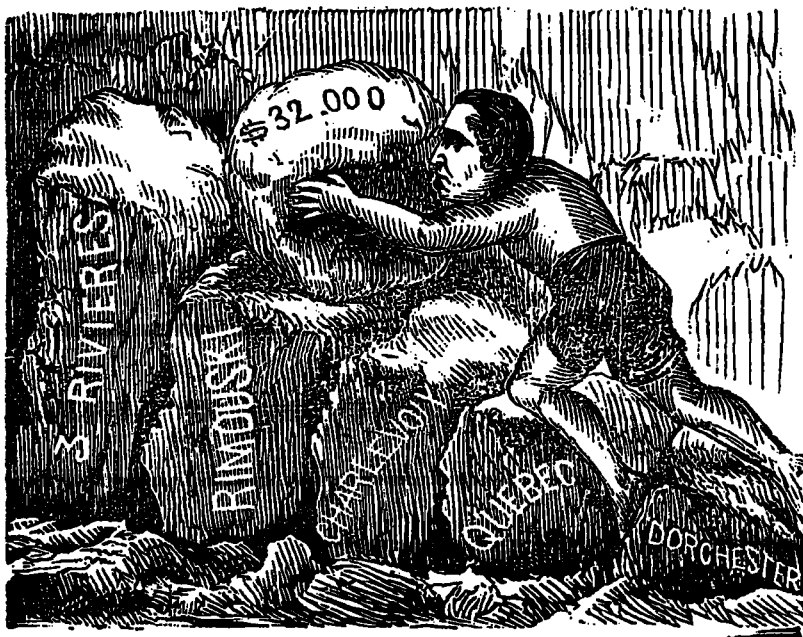
VICTOIRE.—Je commence à vieillir. Mais à cette heure que tous mes enfants sont établis, j'ai bien moins de trouble dans mon ménage. Comme tu vois je fais du lard. Ça me fait toujours plaisir de rencontrer des canadiens. Les derniers, que j'ai vus, c'était le Ti George Cartier et Cauchon. Dis moi donc, est-il encore envie Cauchon ?

LA DÉBAUCHE.—Mais oui, vous ne saviez pas qu'il était foreman dans un de nos petits chantiers à Manitoba.

VICTOIRE.—Tu ne dis pas ça. Je me suis joliment amusée avec lui la dernière fois qu'il est venu dîner chez moi. Il m'a enseigné comment on s'y prenait au Canada pour couper une pomme avec ses doigts.

LA DÉBAUCHE.—Il a eu bien de la misère dernièrement. Il paraît qu'un de ses cochers l'a poursuivi et il a été condamné à \$200 de dommages pour avoir dit que son homme lui avait volé un capôt en Szalskin.

VICTOIRE.—Ce pauvre homme ! Ça dû lui coûter de donner \$200



LE SUPPLICE D'UN SISYPHE POLITIQUE.

Sisyphé, d'après la fable, pour un méfait quelconque, est condamné dans les enfers à rouler une grosse pierre sur le sommet d'une montagne. Arrivé sur le faite, la roche retombe et il recommence son labeur. Notre caricature représente l'Hon. Langevin condamné au même supplice.

dans des temps "dull" comme nous en avons à cette heure. Puisque nous sommes à parler de mes "foreman" donne moi donc des nouvelles de Luc.

LA DÉBAUCHE.—Avant de vous parler de ce monsieur, vous me permettrez bien de tirer une touche, il me reste encore quelques pipes de bon tabac canadien.

VICTOIRE.—Ne te gêne pas, tu sais qu'avec moi il n'y a pas de soin.

La Débauche allume sa pipe au poêle, tire quelques touches, et se frottent les mains, disant : "Mais qu'on est ti donc ben !" Il reprend ensuite son discours.

LA DÉBAUCHE.—Luc, comme moi, est un noble. Faut vous dire entre nous qu'il n'en manque pas des nobles dans notre pays, mais malheureusement il ne valent pas c'te tôle. D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues de Québec, Luc filetrait un mauvais colon. Johnny qui vient d'entrer en chantier doit vous écrire plusieurs lettres afin de le faire décharger. Il a eu une "row" avec Boucherville dans le mois de mars dernier. Ça serait ben dommage de mettre Luc à la porte au commencement de l'hiver. Ce pauvre homme, il n'a que son salaire pour vivre sans compter qu'il a une grosse famille sur les bras.

VICTOIRE.—Dans le temps du "slack" je serai peut être forcée de le décharger. J'ai rencontré Dufresne qui me dit que presque tous les gens du chantier à Ottawa lui font une façon du maudit.

LA DÉBAUCHE.—C'est peut être parce qu'ils le trouvent trop "smart." Quand ja serai rendu en Canada, je vous enverrai des nouvelles de votre gars.

VICTOIRE.—Quand pars tu pour le Canada ?

LA DÉBAUCHE.—J'ai retenu un passage d'entre-pont sur le pro-

chain steamer qui partira de Liverpool.

VICTOIRE.—Ça ne peut pas mieux s'adonner, j'envoie mon gendre Delorme pour être foreman dans mon chantier en Amérique. Vous allez faire route ensemble. J'ai passé une partie de l'après-midi à marquer son linge et celui de ma fille Louise. Tiens, La Débauche, le cœur me crève à l'idée de voir partir ces pauvres enfants pour un si grand voyage. Je me fie à toi pour leur donner de bons conseils et leur procurer des amusements pendant la traversée.

LA DÉBAUCHE. Il y a pas de soin. Comptez sur moi, Mame Victoire, je les amuserai en leur parlant de mon pays ; car il s'y passe à cette heure de drôles de choses.

VICTOIRE.—Puisque tu te rends jusqu'en Canada avec mon gendre, je te recommanderai bien une chose, ne lui fais pas visiter la ville de Québec.

LA DÉBAUCHE.—Pourquoi ça, c'est la ville la plus canadienne de la Puissance ?

VICTOIRE.—J'ai mes raisons. Lorsque mon fils aîné est allé au Canada en 1860, il a trouvé trop de dissolutions dans cette ville. Je n'aime pas la police de Québec. On y tolère trop de boxons. C'est pourquoi je lui ai bien défendu de s'y arrêter en se rendant à son chantier à Ottawa.

LA DÉBAUCHE.—C'est bien dommage. S'il s'y arrêta il y a un de mes amis l'oute Evanturel qui vous fait des vers à la manivelle. Il a déjà composé un morceau qu'il appelle "crâne et cervelle" et je vous assure que ses vers sont faits en chien. Si Delorme s'arrêta à Québec, Evanturel pourrait lui dédier une poésie lui souhaitant la bienvenue.

VICTOIRE.—C'est bien décidé, mon ami, Delorme ne s'arrêtera pas à Québec. Du reste, ces faiseurs de vers composent des machins

pour "sponger" sur les étrangers. Delorme et sa femme, en débarquant à Halifax, prendront l'Intercolonial et se rendront directement à Montréal.

LA DÉBAUCHE.—Je vous en parle, la mère, que votre gendre sera reçu "clou" à Montréal. Vive Montréal pour faire bien les choses !

VICTOIRE.—Il faut, mon bon La Débauche, que tu t'occupes un peu à trouver une bonne pension pour mon gendre, lorsqu'il arrivera à Montréal.

LA DÉBAUCHE.—Sur ce rapport-là te suis son homme. Je conduirai Delorme tout droit chez Caspelle, rue St. Paul, près du marché Bonsecours. On y mange à deux sous le hout.

VICTOIRE.—C'est bien économique.

LA DÉBAUCHE.—Delorme en pensionnant chez Caspelle aura l'avantage de faire connaissance avec un de ses gendres, qui publie un journal de temps en temps, appelé "La Lumière de l'Ouvrier". C'est l'organe des ours.

VICTOIRE.—Des ours ? je ne comprends pas.

LA DÉBAUCHE.—Les ours ce sont les membres d'une société puissante, qui a pour objet l'abolition des machines et de la vapeur, afin de donner de l'emploi aux ouvriers.

VICTOIRE.—Je ne vous croyais pas si avancé que ça en Canada. La civilisation y fait des progrès étonnants.

A CONTINUER.

CORRESPONDANCES.

MON CHER CANARD,

Voici une petite histoire que tu te feras un plaisir, j'espère, de conter à tes lecteurs ; elle les fera rire et peut-être guérira bien des maris grognards.

—Un certain habitant, non loin de Montréal, trouvait tous les jours que sa femme ne faisait pas assez d'ouvrage, dix femmes, disait il, ne font pas dans une journée, ce qu'un homme peut faire à lui seul.

Enfin, sa femme, la bonne Angélique, ennuyée de ces tracasseries, lui offrit un jour de rester à la maison, et elle irait aux champs. François y consentit. Je vais te montrer, dit-il, ce que c'est qu'un homme et ce qu'il peut faire. Angélique partit donc pour aller faucher et François se dit, une bonne femme de ménage doit tous les matins, écrémer le lait et faire le beurre, et il fit de même.

Après avoir baratté quelque temps, il se sentit altéré. Il posa sa baratte et descendit à la cave prendre un petit coup de bière, et au moment d'avaler la première gorgée, il entendit du bruit dans la maison, il court voir en oubliant de boucher le baril de bière, c'était le cochon qui était entré et qui avait renversé la crème. Il court après le cochon pour le chasser. En le rejoignant, il lui donna un si rude coup de pied qu'il l'étendit roide. En entrant à la maison, il pensa à son baril de bière qu'il n'avait pas bouché. Il descend promptement à la cave pour ne pas perdre sa bière, mais il était trop